LE MESSAGER,

ORGANE DES PAROISSES SAINT-JACQUES ET SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vol. IX. PAROISSE SAINT-JACQUES, VENDREDI, 7 JUILLET 1854. Nº 32.

LE MESSAGER,
PUBLIE PAR
CH. MOROY et A. LAGARDERE.

Conditions du Journal :

ABONNEMENT : — L'abonnement est payable d'*avance*.

POUR UN AN : . . . . $5 00.
POUR SIX MOIS : . . . . 2 50.

Tout abonne qui voudra suspendre son abonnement, devra prévenir par écrit les éditeurs, quinze jours au moins, avant l'expiration du semestre.

Les Abonnements pour six mois ne seront reçus que pour les Paroisses Saint-Jacques et Saint-Jean-Baptiste.

ANNONCES : — Pour les insertions, annonces-avis, etc., etc., les conditions sont les suivantes :

Par DIX LIGNES, pour la 1ère insertion $1 00
Pour les insertions suivantes. 50

On traitera de gre à gre pour les annonces à l'année.

Tout avis qui nous sera envoyé sans que le nombre de publications soit specifie, paraitra pendant un mois et paiera en consequence.

Les avis personnels, autant que leur style sera admissible, et qu'ils porteront la signature de leurs auteurs, seront publiés au prix de *deux piastres par carré* pour la première insertion, et *cinquante cents* pour les insertions subsequentes.

Les abonnés auront le privilège, en vertu de leur abonnement, de faire insérer GRATIS les avis relatifs au marronnage de leurs esclaves.

Agents du Messager.

—o()o—

St-Jacques (rive droite),	AP. MELANÇON,
St-Jean-Baptiste,	EDGARD PERRET,
Donaldsonville,	MARIETTE.
Nlle-Orléans, Passage de la Bourse No. 106.	M. J. Lamarre.

LE 4 JUILLET.

Le 4 Juillet est passé, mais non sans qu'un immense cri d'enthousiasme soit sorti de toutes les poitrines américaines.

78 ans se sont cependant écoulés depuis la proclamation de notre indépendance. C'est que tout passe, excepté la vérité ; c'est que l'oubli enveloppe les conquérants et les guerriers, mais n'ose toucher les défenseurs de l'humanité et les apôtres de l'avenir ; aujourd'hui, l'on ne se souvient plus des hommes qui ont marqué leur passage en laissant derrière eux des ruines et une trainée de sang.—Et fussent-ils d'hier, on secoue la tête en pensant à eux. Mais dans le cœur du peuple, il y a toujours quelque chose qui vibre, un souvenir vivant pour ceux qui ont scellé de leur sang la nouvelle idée, pour ceux qui, au prix de tous les sacrifices et de toutes les fatigues, ont racheté une nation, pour ceux qui, en proclamant les principes de liberté et d'indépendance, ont posé la pierre angulaire de l'avenir social. Et ce souvenir est saint, et cet enthousiasme est vrai, et le peuple qui relève la tête aux noms d'un Washington et d'un Franklin, est grand.

Honneur donc aux hommes de 1776 qui, sur les champs de bataille et dans le silence de la méditation ont, pour ainsi-dire, fait sortir un nouveau monde des flancs de l'Amérique ! Qu'était l'Amérique jadis ? Qu'est-elle aujourd'hui ? Dans quelle mer lointaine notre pavillon n'est-il salué avec respect ? Qui, en rêvant à la liberté, ne tourne les regards vers nous ? Où trouvez-vous ailleurs l'homme plus fier et plus maitre de lui ? Dans quelle royauté la femme participe-t-elle comme ici, aux bénéfices d'une civilisation puissante ? Où l'enfant, cet homme en germe, est plus respecté et plus libre que chez nous ! Voyez ces grands artères qui sillonnent de toutes parts les Etats-Unis et portent partout, des hauteurs du Canada à la métropole du Sud, de l'Océan Atlantique au Pacifique, et le souffle et le bien-être. Là, où s'étendait la forêt vierge et sauvage, où régnait la désolation, s'élève une ville riche et puissante. Ici, la liberté a grandi l'homme, et l'homme a refoulé le désert, et partout où il passe, il laisse derrière lui un sillon lumineux, des germes de civilisation. A qui sommes nous donc redevables de toutes ces conquêtes du génie sur la matière, de la liberté sur l'oppression ? Comment ces Etats-Unis, que le despotisme militaire n'a jamais touché, imposent le silence à la vieille Europe, toute éclatante de bayonnettes, toute chamarrée d'uniformes ! Mon Dieu, nous devons tout cela à nos pères qui poussèrent le désintéressement jusqu'au sublime et comprirent que la principale qualité de l'homme de génie est l'honnêteté. Oui, malgré tout, notre glorieuse Union realisera ses destinées. Il le faut ! Et ni les partis, ni les envahissements, ni les missions de doctrines hardies ne l'arrêteront dans sa marche progressive ; car il serait plus facile de déraciner un rocher du fond de la mer que d'enlever la vérité du cœur du peuple.—Et, la vérité, nous la trouvons dans les hommes de 1776, dans la constitution, dans la liberté. Notre devise est celle du patriarche de Ferney, imposant les mains sur la tête du fils du vénérable Franklin : " Dieu et la liberté ! Et souvenons-nous toujours du 4 Juillet !

Collège de la Louisiane.

Le 4 Juillet a été noblement fêté au Collège de la Louisiane. Dès les 9 heures du matin, l'impasse et le chemin attenant à cet établissement, étaient littéralement encombrés de voitures et de chevaux. A dix heures, le brass-band annonçait aux élèves qu'ils avaient à passer de la récréation à l'amphithéâtre. A l'instant le tambour bat le rappel, et le major ayant mis tous les soldats en rang de la taille, prononce les mots sacramentels : en avant, marche ! Les murs du Collège résonnent de symphonie et la foule des visiteurs suit. Le *brass-band* joue le Yonkee Doodle en montant les escaliers.

Arrivés à l'amphithéatre, ce qui avant tout, frappe la vue, ce sont le drapeau américain et une bannière appartenant à la Société des Débats du Collège de la Louisiane, au centre de laquelle on voyait la figure si expressive de l'immortel Franklin. Là, les élèves gardent le plus profond silence. — Le major annonce à haute voix M. D... A l'instant, on voit surgir des rangs un tout jeune garçon plein d'assurance et d'aplomb qui, après avoir salué très poliment et avec la plus grande aisance la foule des spectateurs, nous a prononcé un discours des plus caractéristiques sur le mémorable 4 Juillet. En second lieu, nous avons assisté à une de ces pièces qui, quelque ancienne quelle soit, ne saurait jamais vieillir ; nous voulons parler du *Misanthrope* de Molière ; il n'en fallait certes pas davantage pour mettre en bonne humeur tous les spectateurs. Le chant est venu ensuite, et il faut le dire, un morceau dont nous ne nous rappelons plus le nom et chanté à trois voix, a été parfaitement rendu. — Puis sont venus des discours, du chant et de la musique, etc. A 4 heures, le *brass-band* appelait les convives à un banquet somptueux, sardanapalesque même, que la Société des Débats leur donnait. Au premier service, tout le monde était calme et reservé ; au second service, on commençait par questionner son voisin, et au troisième service, nous nous sommes trouvés inondés par un torrent de toasts et par une multitude de speeches.

Les toasts étaient si bien adaptés à la circonstance, que nous ne regrettons nullement qu'on ne nous ait pas demandé le nôtre. Les speeches ont été excellents, quelques fois même très heureux.

A 6 heures, la foule s'est dirigée vers l'église Saint-Michel, pour assister à la bénédiction des drapeaux ; là, le révérend Tolomier a prononcé un discours qui, quoique court, avait tout le mérite qu'une telle solennité comporte.

Visite a Saint-Jean-Baptiste.

L'abondance des matières nous ayant mis dans l'impossibilité d'insérer dans notre dernier numéro notre agréable excursion à Saint-Jean Baptiste, nous allons tâcher de nous ratraper. Citer des hôtes tels que MM. Furate, Bousquet, Alonzo Perret, Ludger Perret, le Dr Chabaud, notre généreux collègue du Meschacébé etc. etc., c'est dire que nous avons trouvé partout la plus franche cordialité; partout, disons-nous, nos coudées étaient franches, excepté néanmoins à la pointe du Bonnet Carré; car le chemin étant devenu impraticable par suite de la chute des ponts et des bourbiers inextricables, les voyageurs sont obligés de passer sur la crête de la Levée, qui n'a pas moins de 18 pieds de haut. Là, on se trouve comme suspendu entre deux abimes; car, si d'un côté on craint de dégringoler du haut en bas de la Levée avec cheval et voiture, on redoute également de verser à gauche à longueur de cigarre seulement dans une nappe d'eau profonde d'au moins 6 ou 8 pieds. D'après cet exposé, il est facile de voir que deux voyageurs en voiture qui se rencontrent, n'ont d'autre alternative que de se vautrer dans la boue, se noyer, ou bien de reculer pendant un demi mille chacun, c'est-à-dire jusqu'au point de départ. Eh bien ! chers lecteurs, c'est précisément ce qui nous est arrivé ; tout autre que nous eut sans doute trouvé un moyen plus court ; mais, dans la précipitation d'arriver chez notre ami et collègue du *Meschacébé*, nous oublions entièrement le principal, c'est-à-dire de convenir lequel des deux partirait le premier ; il est arrivé ce qui devait naturellement arriver, nous attendons deux mortelles heures qu'il passât le premier ; lui, de son côté, attendait que nous passassions ; enfin, de guerre las, nous nous dirigeons à pied vers notre rival en politesse, nous ne sommes pas longtemps à le rencontrer. Eh bien, monsieur, me dit-il, passez le premier, nous n'en ferons rien, disons-nous, seulement nous vous proposerons un moyen : Tirons à la courte-paille !

Bravo ! me dit-il, nous aurions dû y penser plus tôt. Bref, la fortune nous a favorisé, nous passons le premier et nous arrivons, quoique un peu tard au *Meschacébé* qui était loin de s'attendre à notre visite. Là, commence une difficulté d'un autre genre, car, acculé au mur par derrière et appuyé par la table en avant, bon gré, mal gré, il a fallu prendre part à un repas splendide où le champagne, pétillait et coulait à gros bouillons. L'instant d'après les toasts se succédaient et nous n'avons pas besoin de le dire, le *Meschacébé*, le *Messager*, l'Amérique, la République, la Liberté et la Fraternité en ont eu leur large part.

☞ Notre journal ne pourra paraître que le vendredi soir et ne sera distribué que le samedi matin, à nos abonnés qui le reçoivent par le boulanger. La clef des sacs de la malle étant égarée ou cassée, nous avons cru devoir attendre l'ouverture des sacs, avant de publier notre feuille.

MORT DU CAPITAINE STRECK.—Ce doyen des capitaines du fleuve est mort à sa résidence, à Donaldsonville, le 28 du mois dernier, à l'âge de 68 ans. Qui n'a pas connu le capitaine Streck ? Il est à remarquer que durant sa carrière périlleuse, il ne lui est jamais arrivé de ces accidents qui font figer le sang dans les veines des gens peu accoutumés aux désastres qui ont accompagné jusqu'à présent, la navigation à vapeur dans les Etats-Unis. Le capitaine Streck était un des vétérans de 1814 et de 1815. Qu'il repose en paix !

☞ On demande des renseignements sur M Léon Bourdel qui s'est embarqué au Havre au mois de juin 1853. Les informations demandées doivent être envoyées aux bureaux de la *Revue de l'Ouest*, St. Louis (Mo).

Le traité Gadsden.

Il parait officiel que Santa Anna consent à ratifier sans modifications le traité Gadsden, tel qu'il est sorti des délibérations du sénat. La seule condition qu'il ait mise à son acceptation serait le paiement sans retard des dix millions de dollars stipulés. Ce qui donne consistance à cette nouvelle, c'est qu'hier même la chambre des représentants a été saisie d'une demande de crédit à cet effet. D'après ce que l'on dit, sept millions seraient payés comptant et les trois autre millions dans trois mois

ESQUISSE D'UNE TRIBU INDIENNE.

Parmi les compagnons du lieutenant Whipple, dans sa récente excursion à travers les vastes solitudes de l'Ouest, figurait un de nos compatriotes, M. Jules Marcou, géologue distingué que le gouvernement de Washington avait attaché à l'expédition en cette qualité. Nous lui devons l'intéressante notice suivante, sur une des tribus dont le nom reparait le plus souvent dans les récits de guarre et de sang de la contrée indienne.

LES INDIENS NAVAJOS.

Les Navajos sont avec les Apaches les deux tribus les plus formidables et les plus pillardes des Monts [illegible] Kabyles de l'Algérie, il ne sortent de leurs montagnes que pour fondre sur les ranchos des Mexicains, les brûler et enlever tous les animaux qui tombent sous leurs mains ; puis, après avoir ravagé la contrée, prompts comme l'éclair, ils retournent dans leurs déserts et mettent à l'abri de toutes recherches le produit de leurs vols à main armée. Aussi, vous n'entendez jamais un Mexicain, soit de Chihuahua, soit du Nouveau-Mexique, prononcer le nom de Navajos sans une expression de terreur ; pour lui, c'est l'épée de Damoclès constamment suspendue, non seulement sur sa fortune, mais sur sa propre existence et celle de sa famille, car le Navajo ne se contente pas de voler les troupeaux de moutons et de mulets mais il tue les bergers, même en captivité de jeunes filles ; et par cette terrible loi du talion il réduit à l'esclavage les arrière petits-fils des compagnons de Cortez, ces *conquistatores* et maîtres absolus de l'empire de Montezuma.

La guerre entre les Etats-Unis et le Mexique a été pour les Navajos une grande source de pillage. Profitant des troubles qui éclatent toujours dans de pareilles circonstances, le Navajo, armé de sa lance et de ses flèches, s'est précipité avec plus d'acharnement que jamais au milieu des ranchos qui sont épar-pillés dans la belle vallée du Rio Grande del Norte, et là, dans trois années, il a enlevé plus de 80,000 moutons, ruinant ainsi le pays et frappant sur les Mexicains une contribution certainement plus forte qu'aucun impôt de guerre. Le gouvernement américain, devenu possesseur du Nouveau-Mexique par le traité de Guadalupe, dût tourner ses forces militaires contre ces hardis écumeurs du désert, et il ne fallut pas moins de deux campagnes pour les réduire et les obliger à la paix. Le fort Défiance fut construit au centre même du pays parcouru par les Navajos ; et aujourd'hui cette tribu, qui compte 10,000 guerriers vit en paix avec les Mexicains, cultivant un peu de maïs et quelques végétaux dans les cantons de Bonita et de Chelly, où sont leurs principaux établissements.

Le Navajo peut être regardé comme un des types les plus parfaits du guerrier rouge ; fier, insouciant, un peu taciturne, il ne s'occupe que d'expéditions guerrières, de chasses, ou de maraudages, laissant les travaux domestiques et la culture aux soins des femmes. Les distances ne sont rien pour lui ; ainsi, quoiqu'il habite la Sierra Madre, à plus de 600 miles de Californie et de Sonora, on l'a vu plusieurs fois voler des troupeaux de chevaux dans les magnifiques prairies des Missions de San Gabriel, de San Fernandez, et même au pueblo de Los Angeles. Le camp des Navajos sur la rivière Nobavie, là où le chemin des Mormons quitte la rivière pour traverser le désert, rappelle un de ces exploits de pillage au *long cours*. Surpris en cet endroit par les Californiens qui s'étaient mis à leur poursuite, un parti de Navajos y a été détruit entièrement, et les heureux rancheros ont pu ramener, cette fois du moins, leur troupeau de chevaux dans les magnifiques pâturages de San Gabriel.

L'industrie des femmes Navajos est beaucoup plus développée que celle d'aucune autre tribu indienne, à l'exception toutefois des Indiennes Pimos, qui partagent entre elles l'honneur de tisser la laine et le coton pour en faire des couvertures, dont le fini, la couleur et le dessin même indiquent une habileté et un goût véritables. Comme chacun sait, le travail des femmes indiennes consiste généralement à prendre soin du ménage, sécher la viande, confectioner les peaux d'animaux pour vêtements ou instruments de chasse, et enfin à fabriquer de grossières poteries. La femme Navajo joint à cela l'art de cultiver et de tisser le coton. Ces couvertures de laine sont parfaitement tissées, les reprises sont si bien faites qu'il est presque toujours impossible de les découvrir et la force du tissu les rend de beaucoup préférables pour l'usage aux couvertures mexicaines. Elles ont de cinq à six pieds de long sur trois de large ; le plus souvent elles n'ont que trois pieds carrés, et on en réunit deux ensemble dessin est toujours, et ceci sans exception, formé de bandes larges de un à six pouces dans la direction de la longueur, avec couleurs blanches, noires, bleues et rouges alternant. Les plus belles, et celles qui sont portées par les chefs dans les grandes occasions sont entièrement noires, à l'exception des bords, où il y a plusieurs bandes écarlates.

Ces couvertures navajos forment un objet de trafic avec les autres tribus indiennes, et même avec les Mexicaines et les Américains Il est rare de rencontrer pendant l'hiver un Indien du Pueblo, Zumi, d'Acoma, des Moquis, des Yanapais, des Toutos ou des Pah-Utahs qui ne soit recouvert d'une de ces couvertures.

Depuis la construction du fort Défiance au canton Bonito, des missionaires ont cherché à répandre le christianisme parmi les Navajos ; mais, il est fâcheux de le dire, sans beaucoup de succes. Ils ont beaucoup plus de respect et d'estime pour les commandants du fort, ses fusils, et surtout ses canons, que pour les ministres du saint évangile, tant il est vrai que l'*ultima ratio* des rois est aussi souvent celui des nations, et qu'il est presque toujours impossible de civiliser un peuple barbare ou sauvage sans en faire d'abord la conquête au moyen des armes.

☞ Depuis quelques jours dit le *Courrier des Opelousas*, il se passe des choses abominables dans notre communauté. Il y a deux semaines, une jeune demoiselle respectable, de notre village, fut brusquement réveillée par la présence d'un corps étranger dans son lit. Elle appela à son secours, mais avant que ses parents se fussent réveillés, le nègre (car, c'était un nègre) avait pris la fuite et est inconnu jusqu'à ce jour.

Hier matin, la même chose se renouvela dans un autre quartier de notre village, à 2 heures du matin, mais cette fois, on n'a pu découvrir si le vilain était un blanc ou un nègre.

Nos habitants devraient s'occuper, il nous semble, un peu sérieusement de ces actes abominables et tâcher par tous les moyens de les prévenir. Nous espérons que notre Conseil de Ville leur donnera la main.

ACCIDENT.—La foudre est tombée samedi dernier, sur un enfant d'une dizaine d'années, fils de *M.* Edouard Préjean, de Plaquemine, et l'a tué sur le coup, ainsi qu'un cheval sur lequel il était monté.

Les accidents de ce genre se sont malheureusement répétés d'une manière extraordinaire dans notre paroisse, cette année. [*Id.*]

INSURRECTION DE NEGRE. — Le *Natchitoches Chronicle* du 26 annonce que depuis quelques semaines la plus vive inquiétude règne parmi les planteurs et les citoyens des environs de Camps et Crapp's Bluff, par suite de rumeurs qui ont circulé relativement à l'insurrection qu'on dit être formée par eux. Ces citoyens que nous venons d'indiquer semblent [illegible] qu'aujourd'hui rien n'indique que leurs alarmes aient le moindre fondement. Ils ont pris des mesures de prudence, ont nommé des comités de vigilance et organisé des patrouilles. On dit que des blancs sont à la tête de ce mouvement ; cependant on n'a rien découvert qui les inculpât réellement.

Le 23 une foule considérable s'est rendue sur les bords de la rivière où les ouvriers de l'Etat étaient à l'œuvre et en ont arrêté seize. Ces nègres ont été conduits à Natchitoches et ont été mis à la geôle. Il n'y a pas encore d'accusation formelle faite contre eux ; mais ils sont soupçonnés de complicité dans le mouvement projeté. Ces nègres doivent sous peu subir leur interrogatoire.

TROUVE MORT.—Lundi dernier, le postillon qui fait le service de la malle entre Alexandrie et l'embouchure de la Rivière Rouge a été trouvé mort dans une mare d'eau, à environ deux milles et demie de cette ville. On croit que cet malheureux, dont le nom est L. A. Lancaster, parti de Mansura, au fort de la chaleur, aura été atteint d'un coup de soleil, et se sera tué en tombant de cheval. Le cadavre a été amené à Marksville par Mr. R. Robinson, qui lui a fait donner une sépulture convenable. (*Villageois.*

Feuilleton du Messager.

UN PREMIER AMOUR.

—o()o—

XI.

—SUITE.—

— Asseyons-nous sur ce banc, Henri....

. . . .

— Oh ! oui, mon bien-aimé, je suis bien coupable en me laissant aller sur cette pente du bonheur qui m'entraine à vous, comme la rivière entraine cette feuille de chêne à l'Océan.

— Mon ange, le seul coupable est celui dont l'incrédulité va jusqu'à renfermer son cœur dans un cercle d'égoïsme ; le coupable est celui qui ne donne pas à ses semblables ce que Dieu lui a prêté, qui cherche le bonheur dans son front ou dans l'aridité des sciences frivoles, quand il est dans le cœur d'une jeune fille comme vous, en un mot, qui meurt en disant : "je n'ai pas aimé."

O Maria, dites, comment Dieu pourrait-il désavouer un sentiment qu'il nous a inspiré lui-même ? Aurait-il le courage de séparer la tige de la fleur, l'homme de la femme, Henri de Maria. Nous nous aimons. Il a dit d'aimer. La haine seule est un crime.

Votre mère, non plus, ô ma bien-aimée, ne voulait pas engager votre avenir.—Elle tremblait aux derniers moments de son agonie, car elle voyait d'un côté, votre père aux cheveux blancs et de l'autre, son enfant, pauvre plante à qui il ne faut ni l'orage ni le soleil ; alors elle a placé votre main dans celle de votre cousin. Que voulait votre mère ? Un appui, un défenseur ! Qu'on vienne pour me dérober mon trésor et l'on verra si celui qui aime sait défendre, si l'aigle laisse ravir ses petits, si l'avare ne défend pas ses richesses, si le martyre renie sa foi, si le frère laisse lâchement ravir sa sœur ! Voyez-vous, Maria, j'ai bien pleuré à la lecture de votre lettre ; j'ai désespéré de l'avenir. Ne croyant plus à vous, à qui vouliez-vous que je crusse ? Oh ! oui, j'ai bien pleuré ! Que serais-je devenu si votre main ne m'avait pas été de nouveau tendue dans mon désespoir ? Soyez donc bénie, Maria, bénie, parce que vous êtes une divinité, parce que Dieu nous a créés d'un même souffle, parce que votre mère elle-même voit avec bonheur une union sainte de deux âmes, en attendant que la société voie en nous deux êtres sanctifiés par le mariage. Soyez *bénie*, parce que vous m'aimez !

— Mon Dieu ! donnez-lui raison, murmura la jeune fille !

— Oui, le vœu fait dans un moment de crainte, n'est pas un vœu ; laissez le préjugé et la superstition entourer d'autres fronts que le vôtre. Il n'y a de fiançailles vraies que celles avouées librement par le cœur ; votre bonne mère le savait ; car elle ne voulait pas le malheur de sa fille adorée. Maria, méprisez notre société où tout s'achète, où l'on impose un mari à la jeune fille, et souvenez-vous que là bas, dans votre pays de liberté, le père est un tendre conseiller et non un despote qui méprise les croyances de ses enfants et se fait un jeu de contrarier les vœux de la nature. O Maria, que notre France chérie n'a-t-elle autant de respect pour la femme et l'enfant que votre belle contrée ?

— Est-ce vous, Henri, qui avez écrit ces vers, me dit Maria sans me répondre ?

" L'amour est le rayon qui dore l'espérance."

Et cet autre :

La femme est une fleur qui s'embaume au soleil !

Mais, poursuivit la jeune fille, l'homme aime-t-il réellement, et pourriez m'aimer autant que je vous aime ?

— Oh ! mon Dieu !........

Et j'étais à genoux aux pieds de Maria, et je tenais ses mains collées sur mes lèvres ardentes....

— Vous m'aimez, dites-vous ; notre amour sera éternel comme Dieu, j'en fais le serment Jamais un regard de femme, fut-elle aussi belle que vous, ne me fera oublier Maria ! Je suis à toi pour l'éternité, à toi, ô mon ange, à toi !

— Alors, relève-toi, mon bien-aimé, je t'aime, et là, dans cette solitude, où la brise seulement nous entend, où Dieu seul nous voit, je jure de n'être jamais qu'à mon Henri adoré !

Je m'étais levé, un baiser sur le front avait scellé notre serment.

. . . .

Je détachai ma toue des racines du maraule ; un quart-d'heure après nous étions au château.

Maria s'était fait un bouquet de Nénuphars.

XXIII.

Chambord.

Sur les mondes détruits je t'attendais encore !
LAMARTINE.

Vieille ruine, vieux préjugé, corps sans âme,
buste creux du héros !......
J. O.

Notre maison de campagne n'est qu'à deux lieues du fameux château royal bâti par François Ier, ce type des rois, troubadours et viveurs, qui passait sa vie à courir le cerf et à s'enivrer à la coupe de tous les plaisirs. C'est à tort qu'on a considéré ce roi comme l'ami des arts ; ce ne fut rien qu'un voluptueux. Il était brave ; tout le monde l'était alors. Il aimait les vers : Clément Marot lui en débitait au bruit du choc des bouteilles et dans l'orgie. La renaissance a déteint sur François Ier, voilà tout !

Chambord, un des plus beaux monuments de France, est bâti à deux lieues de la Loire, dans le fond d'un bois entouré de murs élevés et rempli de cerfs qu'on conservait avec le plus grand soin pour les plaisirs de son altesse.

Ce magnifique domaine a passé dans bien des mains; après avoir appartenu successivement aux Louis XIV, aux Napoléon, aux maréchaux de Saxe, il est aujourd'hui le manoir pour ne pas dire le cénotaphe du duc de Bordeaux, ce pauvre exilé boiteux qui, dans les lagunes de Vénise ou les steppes de Russie rêve à la couronne.

Si ce monument a échappé aux griffes de la *bande noire*, c'est grâce aux souscriptions de quelques légitimistes devoués qui aiment leurs ruines comme les derniers vestiges de leurs principes.

Chambord est aujourd'hui silencieux comme la tombe. Dans la salle où les courtisans dorés et musqués paradaient autrefois, là où Molière jouait ses pièces, à peine voit-on aujourd'hui un voyageur curieux qui trouble le repos de cette solitude.

Ce château aux 365 chambres, aux cheminées semées d'arabesques et sculptées avec art, aux tours qui élèvent leurs pointes et semblent montrer le ciel comme du doigt, aux appartements immenses, est désert maintenant, et dans le silence du deuil attend toujours son propriétaire et maître. Ses grandes salamandres se regardent décharnées et dédorées, ses corniches se dégradent, ses griffons sculptés deviennent hideux, et dans les nuits d'hiver le vent souffle par raffales à travers les vitres absentes et réveille la chauve-souris et les hiboux cachés dans l'ex boudoir d'un roi.

Et cependant à l'abri de ce cadavre, des hommes attendent, espèrent; et tel député au grand nom, postule, depuis longtemps, après la place de fou de sa majesté très chrétienne—mais ses grelots n'éveillent que les oiseaux de proie et les grillons frileux.

Que ne fait-on de ce château une grande colonie agricole ? Que ne fait-on des essais sur l'association, dans ce parc où le chevreuil broute en liberté, où les animaux seuls ont le droit de vivre, quand comme dit Alexandre, les paysans du voisinage sont exténués de fatigue et de faim ?

. . . .

La calèche était attelée pour ma mère, M d'Arvres et une dame de nos connaissances, madame de Lormian.

Deux chevaux étaient sellés, un pour Maria et l'autre pour moi.

Il était huit heures, moment du départ pour Chambord.

Maria avait été dans sa chambre se vêtir d'une robe d'amazone, que ma sœur ainée, la religieuse, aimait tant à mettre quand le mysticisme n'avait pas encore éteint son amour de